

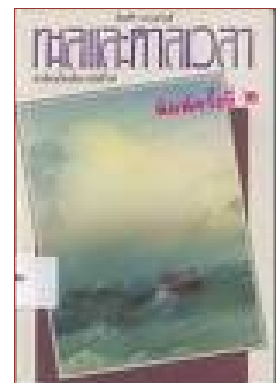
temps et marées

ATSIRI THAMMACHOAT

TRADUIT DU THAI PAR MARCEL BARANG

CHERCHE EDITIONEUR

© ATSIRI THAMMACHOAT
© MARCEL BARANG pour la traduction
Titre original : *Talé Lè Kanwéla*, 1985



Noï

Mère, je vous ai apporté des fleurs. Ce sont le genre de cannas que vous aimiez tant et que vous plantiez jadis derrière la maison. Je vais les mettre dans la niche sur le mur qui porte votre nom. Cela fait exactement dix ans que vous n'êtes plus et ce n'est qu'aujourd'hui que je viens vous rendre visite. De ce qui fut vous il ne reste guère, certes, mais c'est ce que vous m'avez laissé pour me souvenir de vous et venir vous voir ici.

Accepterez-vous ces fleurs, Mère ? Le vent venu du large les fanera avant peu.

Dix ans, c'est bien long. Votre nom était couvert de poussière que j'ai dû essuyer longtemps du bout des doigts pour nettoyer la plaque. Le pavillon à l'entrée du monastère où je suis assis à présent a une vue panoramique de la mer. Le jour où nous sommes venus déposer vos cendres, c'était une vieille construction en bois avec des marches d'accès des deux côtés. Désormais, on l'a refaite, tout comme les bâtiments près de l'autel. Le grand dortoir des bonzes à l'ombre des manguiers, entouré de maisons des esprits au rebut, a été complète-

ment démantelé et de nouvelles cellules monacales bâties en longues files qui ressemblent aux compartiments chinois autour du marché.

Tout a changé, Mère, et si vite aussi.

Hier j'ai rencontré Noï ; c'est une jeune femme à présent.

Noï, vous savez bien, la gamine à la frimousse crasseuse qui vous avait fourni le numéro gagnant de la loterie parallèle voici plus de dix ans, et vous lui aviez acheté une poupée pour qu'elle joue avec... Elle se souvenait de moi et m'a hélé avant même de couper le contact de sa mobylette, d'où elle est descendue pour me parler.

« C'est ta fille ? » ai-je dit en jetant un coup d'oeil à l'enfant assise sur le siège arrière et qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

« De mon premier lit, a dit Noï avec un sourire en coin. J'ai déjà eu trois maris, tu sais. Ils sont tous morts, même celui qui m'a engrossée cette fois. » Elle a fait semblant de rire en désignant son ventre. « On dit que je les dévore. Tu crois que c'est vrai ? »

Noï vient juste d'avoir dix-neuf ans. Sa peau brune est basanée, ses dents blanches ont la couleur du sable, ses yeux sont aussi clairs que la mer dans une anse de rocs, son visage est joli et ouvert, et voilà qu'elle a déjà eu trois maris, qu'elle a une enfant et qu'elle est enceinte depuis peu.

Noï a aligné les cendres de ses trois maris dans des niches sur le mur ouest du monastère, à l'opposé du

vôtre — chacun d'eux aurait pu être votre fils ou petit-fils. La vie est vraiment incertaine et a des hauts et des bas comme la marée.

Ainsi en est-il allé de notre famille, qui fut jadis si heureuse et dont les malheurs répétés vous ont plongée dans une tristesse sans fin.

La mer a englouti toutes nos richesses — tout l'or et tous les ornements, et même la terre qui vous avait vu naître a glissé et disparu sans espoir de retour. Notre famille a beaucoup souffert tous ces temps. Qu'avez-vous perdu, Mère ? Colliers, bracelets, bagues et bijoux anciens accumulés depuis le temps de vos grands-parents ont quitté votre coffre-fort jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun, ainsi que plusieurs lopins de terre et, ce qui vous a le plus meurtri, notre dernière maison, où vous aviez donné le jour à nous tous, vos enfants.

La dernière partie de votre vie ne fut qu'afflictions, et souvenirs d'un lointain passé splendide désormais évanoui, comme si vous regardiez un arc-en-ciel enrobé de brouillard.

De ses frêles poignets à son cou gracile, Noï était couverte de bijoux. Elle m'a invité chez elle, une maisonnette construite comme un bungalow. Elle a ouvert le réfrigérateur pour prendre une bouteille d'eau glacée qu'elle m'a servi, a branché l'énorme ventilateur qui n'a plus cessé dès lors de souffler en bourrasque, et allumé la télé en couleur en m'en faisant l'article. Tout bien considéré, une veuve aussi jeune que Noï devrait être

heureuse. Leste encore, car elle n'est enceinte que de quelques mois, elle élève sa fille âgée de trois ans sans problèmes, en compagnie de Mémé Tchem, sa vieille mère, qui est toujours aussi ingambe et toujours aussi mal embouchée.

Mais Noï vit enfouie dans le passé comme une vieille ancre profondément enfoncée dans le sable. Elle a perdu trois maris en un bref laps de temps. La mer a emporté les deux premiers, qui étaient des pêcheurs et qui sont partis parmi les cris de sympathie et les mots de réconfort. Quant au dernier, il est mort ostracisé par les voisins et les parents de Noï.

« Quand j'ai perdu les deux premiers, j'en avais ma claque des travaux de la mer. Et puis je me suis mise avec mon dernier et je me suis dit que je m'en tirais bien et qu'on allait vivre longtemps ensemble. » Noï pleure encore beaucoup en mentionnant ce mari bien-aimé. « Il était si bon pour moi, à tous points de vue. Tout ce que tu vois ici, c'est lui qui me l'a donné. Il m'a dit qu'il le faisait pour moi et pour ma fille, mais les gens dans le village le détestaient. » Elle sanglotait.

Elle n'a pas seulement perdu un mari qu'elle adorait, mais aussi presque tous les gens de sa famille et voisins du bord de mer. Cela dit, elle a une longue vie devant elle et elle continuera de posséder bien des objets de valeur — à l'inverse de vous, Mère, qui avez tout perdu.

De Noï ou de vous, je ne sais qui est la plus à plaindre. Mère, nous autres, gens de la mer, vivons avec le vent,

les vagues et les caprices du temps. Nous avons l'habitude de voir le vent tomber et la vague alanguie, et puis le ciel qui gronde, la pluie qui cingle, le vent qui rugit et la mousson hargneuse qui pousse vague après vague à l'assaut du rivage, tout cela en un rien de temps. Ce genre d'incertitude a de quoi faire peur, a de quoi faire trembler, mais les transformations qui affectent si vite la vie des gens de la mer de nos jours sont-elles moins redoutables que le vent et les vagues et les grains ?

La photo du dernier mari de Noï, mort voici seulement deux mois, souriait joyeusement dans son cadre en contreplaqué au-dessus du poste de télévision. C'était vraiment un très fringant jeune homme sanglé dans son bel uniforme kaki.

Le troisième mari de Noï était officier de police !

Sommaï

Quand j'étais tout petit, il m'en souvient, le petit canal au nord du village charriait des eaux troubles et turbides, et dans ces eaux terreuses mais saines nous autres gamins jouions du matin au soir. Et plus il y avait de barques flottant là à l'abri du vent, plus on s'amusait. On faisait du petit canal un champ de bataille en haute mer en prétendant qu'on était des pirates à l'abordage de navires et on se tapait et se tirait dessus et on tombait à l'eau et on se payait du bon temps.

Ces jours ont disparu comme fumée de navire soufflée par le vent...

Vous disiez, Mère, que c'est à Klong Samorriang — encore appelé Klong Ikueng, le canal aux *kuengs* — que les bateaux de pêche regagnant le rivage jetaient leur ancre dans le sable en une longue file. Pendant la saison fraîche, quand la mer était froide, on voyait des bandes de *keungs* nager dans le petit canal. Leur piqure faisait un mal atroce. Ils étaient petits et résistants et ils avaient des barbillons comme les poissons-chats. Ceux qui étaient allergiques à leur poison souffraient le martyre trois jours durant. Vous en brandissiez la menace, n'est-ce pas, Mère ? pour m'interdire d'aller jouer dans le petit canal.

Quand Noï est devenue une vraie jeune fille, le petit canal devant chez elle était depuis beau temps devenu un cloaque presque à sec, les vents du temps l'ayant comblé du sable refoulé par la mer et de toutes sortes de détritrus en provenance du marché aux primeurs qui s'y étaient ajoutés pour le remplir et rendre ses eaux rares et putrides. C'est à présent la plus grande zone de reproduction de moustiques du village.

« J'allais souvent jouer autour de ta maison et je me souviens de Grand-Mère. » Noï voulait dire vous, Mère. « Elle était petite et boulotte et très claire de peau et chaussait des lunettes à monture d'argent. Je la voyais toujours assise, son nécessaire à bétel à ses côtés. Elle était bien à plaindre, tu sais. Elle avait tout perdu. » C'est

ce que m'a dit Noï et il était clair à son attitude qu'elle avait vraiment de la sympathie pour notre famille.

Le vent de la mer n'atteint pas le bungalow de Noï, construit récemment derrière la voie ferrée. L'odeur de la marée semble s'arrêter à la grand-route du district qui passe devant le marché et le cinéma. Cette route semble avoir divisé notre district en deux moitiés et en deux mondes dès le début. Elle grimpe vers l'ouest jusqu'à la voie ferrée avant de tourner court au pied de la colline, bordée des logis de ceux qui n'ont rien à voir avec les poissons de la mer, contrairement au côté est où maisons et gens semblent baigner en permanence dans une odeur de saumure.

Cela me fait penser à vous, Mère, quand vous avez dû déménager la famille et louer un compartiment chinois derrière la grand-route, loin de la rumeur des vagues et du vent — un véritable crève-cœur pour vous avant que nous ne nous quittiez.

Je peux comprendre ce que ressentent les gens qui, comme vous, Mère, doivent se déraciner et vivre en exil de la mer, tout comme je peux comprendre pourquoi Noï, dès qu'elle s'est dégotée un mari officier de police, est venue ici construire une maison loin de la mer. Noï ne voulait pas rester à proximité de tout ce qui aurait pu lui rappeler le passé et les blessures intimes qu'elle avait subies par deux fois. Elle pensait avoir bel et bien tourné la page et, pour oublier les malheurs récents, elle avait entamé une vie nouvelle dans la direction opposée, com-

me la lune change de quartier, et de femme de pêcheur était devenue épouse de fonctionnaire de la police.

« Mon 'Maï était de Kaotao. » Noï parlait de l'officier de police Sommaï, son troisième et bien-aimé mari.

Le village de Kaotao (Montagne Tortue), qui est situé à une trentaine de kilomètres du chef-lieu de district, est entouré de plantations de grenadiers. En troisième année de secondaire, Sommaï ne voyait pas d'issue à ses études autre que le gardiennage d'une plantation de grenadiers comme son père.

Dans un carnet de petit format, vieux et très abîmé, que Noï conserve précieusement, il avait griffonné quelques notes qui rendaient compte d'un bref moment de sa vie. Après les avoir lues, je me suis senti indiciblement nostalgique et seul.

« Passé l'exam de la police hier, ne sais pas encore si je serai reçu, mais j'ai des chances parce qu'ils prennent beaucoup d'élèves.

« Pourvu que je réussisse ! Ce serait bath d'être flic, et j'aime boxer et me battre aussi. N'ai peur de personne.

« Pauvre papa ! Le travail de plantation est un boulot crevant. L'argent qu'il m'a donné pour le bus pour que j'aie passer l'exam, ça fait des mois et des mois qu'il le mettait de côté. Si j'entre pas à l'école de police, suis pas assez doué pour étudier ailleurs. Me restera plus qu'à me louer comme gardien de plantation comme papa.

« Si je suis pris et que j'étudie jusqu'au bout et qu'il me voit en uniforme de policier, sûr que papa sera content.

« Tout le monde a peur des flics. Quand j'en serai un, n'aurai pas de mal à faire ma pelote. Papa pourra enfin se la couler douce. Pas question de le laisser s'éreinter sur ces maudits grenadiers. »

L'élève policier Sommaï a été reçu et a enfilé son uniforme pour le montrer à son père. Trois jours plus tard, un glissement de terrain a emporté la plantation de grenadiers et, avec elle, la vie de son père...

Je lui ai jeté encore un coup d'oeil dans son cadre en contreplaqué et me suis senti désolé au nom de tous les objets de valeur de cette maison dont il aurait dû avoir l'occasion de jouir longtemps, bien plus longtemps qu'il ne l'a pu.

La vie est si incertaine, Mère. Comme je l'ai dit, l'officier de police Sommaï, au lieu de mourir comme son père parmi les fleurs orangées des grenadiers dans la hutte de gardien de la plantation de Kaotao, a trouvé la mort sur la plage humide en bordure du petit canal depuis longtemps asséché, le visage enfoui dans le sable, un flot de sang coulant de son crâne.

Il était mort par balle.

Siou

Siou était un garnement à vos yeux, Mère, une sacrée forte tête et mal élevé avec ça. Vous l'avez un jour chassé de la maison et m'avez interdit de le revoir, mais j'étais

son ami, et à votre insu je m'arrangeais pour sortir et me balader avec lui souvent.

Il avait deux ans de plus que moi, si bien qu'il était à la fois mon ami et mon aîné, ce que je n'aurais jamais pu vous faire comprendre vraiment.

Voyez donc ! Voici que souffle le vent des cerfs-volants. La mer n'est que vagues douces. En haut du ciel file le vent vif. Siou vient me voir à la maison.

« T'as de quoi acheter du papier ? Je veux faire un cerf-volant oiseau », chuchote-t-il.

Je sors ce qui me reste de l'argent que vous me donnez pour m'acheter des douceurs et qui est toujours presque plus que ce dont j'ai besoin. Je lui donne de quoi acheter des feuilles de cellophane et de la colle pour les coller sur la structure en bois qu'il a construite en forme de grand oiseau. Tout un jour, nous avons, tour à tour, envoyé l'oiseau aux jolies couleurs virevolter par-dessus le faîte des arbres.

Ainsi en allait-il aussi des autres jeux. Siou m'a donné bien plus qu'il n'a jamais reçu de moi. D'un bloc d'ébène il a fait une toupie pour que je m'amuse avec ; il a attrapé un gros poisson de combat, tout gonflé et strié de couleurs vives, et l'a mis dans une bouteille pour que je l'emporte et l'admire.

Dans le petit canal aux *kuengs*, nous jouions aux pirates assaillant des navires. Siou était plus grand et plus fort que la plupart d'entre nous et, à chaque fois, c'était lui le chef des pirates. Il s'accroupissait sur le sable le long du

canal et, de sa bouche, nous mitraillait de si retentissants coups de pétard qu'on détalait en crevant de frousse.

À chaque fois, il mourait à la fin, tombait à l'eau et faisait semblant de se laisser emporter par le courant.

Les bandes dessinées de Supermen volants et des jouets tels que les paons qui, quand on lâche un ressort, font la roue, étaient, semble-t-il, ce qui l'avait d'abord incité à quitter sa maison de Klong Ikueng pour me retrouver chaque soir. Il s'accrochait à la clôture devant chez nous jusqu'à ce que je sorte le retrouver.

« Est-ce que ta mère est là ? » demandait-il d'emblée, et ce fut le mot de passe jusqu'à ce que nous fussions grands. Il vous vénérât en tant que propriétaire de *tangké*, et même après que cette notion ait sombrée pour de bon, il était aussi respectueux qu'auparavant.

Un soir de nouvelle lune, alors qu'un ciel laiteux délavé s'étirait à perte de vue au-dessus du district et de la mer, on donnait une représentation de théâtre d'ombres sur un écran dressé sur la plage au bout du village. Siou nous y a conduits, nous les gosses, et le boucan que nous avons fait n'a pas plu aux enfants du coin.

On s'est affrontés sur la plage de sable blanc derrière l'écran en combat singulier.

« Qui vous voulez, connards ! Allez-y, choisissez », les a défiés Siou.

Un des enfants du cru, voyant que j'étais petit et fluet, m'a désigné.

« Non, pas lui ! Il est trop malade pour se battre, a prétendu Siou. Bats-toi avec moi à la place. »

Mais je me suis battu.

Battu juste le temps d'avoir le nez en sang et la lèvre fendue.

Siou s'est interposé et a envoyé mon adversaire au tapis avant que quiconque se rende compte de quoi que ce soit.

« Eh ! C'est de la triche ! ont protesté les enfants du coin.

- Et alors ? Vous êtes pas contents ? » a rétorqué Siou avant de leur tourner le dos pour s'occuper de moi.

Il m'a raccompagné à la maison tout en redoutant le savon que vous alliez lui passer, et c'est ce soir-là que vous l'avez mis dehors en lui criant de ne plus jamais revenir jouer à la maison, et vous m'avez interdit de le revoir également. J'étais vraiment désolé de ne pouvoir vous expliquer ce qui s'était passé.

Siou était orphelin de mère et il vivait avec son père en se débrouillant essentiellement par ses propres moyens. Sorti de Klong Ikueng, qui ne connaissait ni école ni livres, il était comme un poisson qui nage en rond sans fin dans l'océan de la vie, pêchant aujourd'hui à bord d'un côtier, demain peut-être en haute mer sur un *tangké*, et le jour suivant comme pêcheur de perles à gages dans les eaux du Sud.

Aussi n'est-il pas étonnant que bien des tares aux yeux des autres lui soient apparues toutes naturelles au cours de sa vie d'aventurier.

Son grand corps était fait pour halier des filets des fonds marins, et sa grande gueule pour déclencher des rixes. Il n'en avait que pour ses voyous de copains, l'alcool, le hasch, l'opium, les filles de joie et le jeu. Nos deux vies étaient comme le vent de terre et la brise marine, mais nous étions amis, quoique, avec le recul, je me rends compte qu'il était davantage mon mentor que mon ami.

Vous redoutiez qu'il ne m'entraîne à ma perte. Pas du tout. C'était l'inverse, à vrai dire : à l'époque, Siou me protégeait des vices divers qui l'entouraient.

Quand nous nous trouvions entre copains à fumer du haschish et que le joint lui parvenait, il m'ignorait et le passait à mon voisin. « Eh, ça suffit comme ça pour toi, merde. Juste assez pour savoir à quoi ça a goût. » C'est ce qu'il disait.

On picolait un peu ensemble, puis Siou me renvoyait chez moi, ou bien quand, l'oeil noir, il s'apprêtait à chercher querelle à quelqu'un, il se tournait vers moi pour me dire, « Allez, mets les bouts, ça va barder ».

Ce qui m'a fait grand plaisir et que je dois vous dire, Mère, c'est qu'une fois, alors que je faisais mes études à Bangkok et que j'étais totalement fauché, il m'a envoyé trois cents bahts. Aujourd'hui encore, chaque fois que j'y pense, je revois la sueur sur son visage basané.

Ça fait longtemps que je ne l'ai pas revu. On dit qu'il est accro à l'héroïne et qu'il détrouse les *boat people* dans le golfe de Thaïlande et que, chaque fois qu'il rentre chez

lui, son sac est plein de parures en or et autres objets de valeur qu'il vend pour trois fois rien.

« Quand je pense que j'ai eu la gentillesse de lui acheter une bague, à ce fumier ! » Noï pleurait de nouveau en me parlant de Siou, le pirate drogué rentré chez lui en pleine controverse sur la place publique.

On le soupçonne d'avoir abattu l'officier de police Sommaï.

« Ce salopard de Siou, c'est le seul qui avait un pistolet, tu comprends. Qui d'autre aurait pu tirer, hein, dis moi ? » m'a dit Noï avec ressentiment et conviction.

L'affaire suit son cours. Siou est toujours en cavale. Il a disparu de nouveau, comme un poisson qui replonge dans l'eau. Sa vie n'est pas finie.

J'espère à part moi qu'il ne mourra pas facilement, comme quand nous nous amusons comme des petits fous à jouer les pirates voici bien longtemps.

Après avoir, dans ce prologue, divulgué l'essentiel de l'intrigue et présenté les principaux protagonistes, Ussiri Dhammachote (prononcé at.si.ri tam.ma.tchôte), en 36 courts chapitres, brosse l'évolution d'une communauté de pêcheurs près de Hua Hin, au sud de Bangkok, qui, en l'espace d'une génération, passe des jours idylliques de la pêche côtière à la voile, en harmonie avec les éléments, à son aliénation pour la plus grande prospérité du tourisme triomphant, assortie d'une déprédation accélérée des ressources naturelles — une mutation économique et sociale qu'on peut

observer sur toutes les côtes du royaume, pour ne pas dire du tiers-monde.

Il brosse ce tableau par petites touches — anecdotes, contes et légendes, vers de mirliton, a parte ironiques, bouts de dialogues denses et drus, et silences et non-dits — le tout dans une prose poétique faite de mots simples, d'une image-rie délicate bâtie sur les humeurs de la mer, la folie des hommes et l' « impermanence » de la vie, et d'une mélancolie douce-amère relevée par des touches d'ironie et des symboles inattendus : les grains de sable qui représentent l'attraction sexuelle, par exemple, ou le langage des fleurs et de leurs coloris. Le passage du temps, les avantages et inconvénients du progrès, les aléas du destin sur la vie humaine : tels sont les sujets de méditation sur lesquels débouche cette fresque sociale qui se lit comme une chronique impressionniste, légère et chaleureuse, de quelques vies ordinaires.

En prime, deux beaux portraits antithétiques de femmes — Mère et Noï — et, peut-être surtout, celui du vieux Maha, un ancien séminariste devenu vendeur, et chroniqueur de sa communauté, dont le combat écologique d'arrière-garde est voué à l'échec. Quant au narrateur, dont on ne sait quasiment rien, il intervient moins en tant que témoin qu'en tant qu'auteur, poète et artiste (« J'ai souvent examiné de beaux paysages sur le papier, que ce soit sur des calendriers ou sur des cartes postales, et j'aimerais croquer certaines scènes pour enregistrer un peu de l'histoire des gens de la mer » — Chapitre 17.).

Au total, l'équivalent de 130 feuillets de 1500 signes.

Prologue : Noï - Sommaï - Siou

1 - Du temps de Mère, la pêche en tangké était affaire de cérémonies lors du départ comme à l'arrivée. Nous avons chez nous une colombe rayée, oiseau de bon augure. Un jour, elle est morte, et notre tangké par deux fois a subi des avaries graves. Mère a lutté, contre le sort, contre les éléments.

2 - Un lendemain de tempête, la mer rejette le corps de Pone, le premier mari de Noï. Porn, ancien boxeur, violent quand il picole. Il était parti en mer en plein orage après une dispute avec sa belle-mère, qu'il craignait à cause de son neveu, le voyou Siou.

3 - « En ces temps où la plage n'était pas souillée par des empreintes de pieds étrangères », pêcher sur une jonque était affaire de connaissance des éléments et de communion avec la nature. Il n'y avait pas ces radars et autres machins si commodes d'aujourd'hui, qui coûtent cher et vous aliènent de la mer.

4 - Un jeune garçon de monastère se fait marin et devient bientôt capitaine d'une jonque. Cherchant refuge contre un grain, il jette l'ancre ici et, apercevant la fille du chef du village, tombe amoureux : « L'amour de Mère, alors que la mer était inchangée, a commencé de si belle façon — tout le contraire de Noï. »

5 - Noï a couché avec Pone par pitié. « Elle ne l'aimait pas mais devait avoir une profonde sympathie pour lui ou elle ne lui aurait pas permis de s'aventurer si loin cette nuit-là sous le ciel sombre. Noï respirait la puanteur de sa gnôle et voyait les

tatouages sur sa poitrine aussi clairement que le permettait la clarté des étoiles qui frappait les eaux étales et luisait sur le sable blanc et la berçait jusqu'au rêve. »

6 - La gare ferroviaire d'abord, puis les chalutiers, ont complètement changé la vie du village. Les jeunes s'embauchent à décharger les chalutiers, un exercice périlleux. Quand un ami glisse et se noie, Pone n'a plus l'estomac pour ce genre de boulot. Il boit, fait des plans et rien de concret. « Cette fois-ci, elle ne vit pas les tatouages sur sa vaste poitrine, mais elle voyait clairement son visage renfrogné, et il ne lui resta plus qu'à se consoler en se disant que l'amour succéderait à la pitié un jour ou l'autre. La brise marine se mit à souffler vers la côte. De fines particules de sable leur collaient à la peau. »

7 - Qui es-tu, vieux Mong Laï ? Un vieillard irascible qui tranche en deux sa fille lorsqu'elle refuse d'épouser un beau parti trop laid ; de cet épisode naissent les sites remarquables du coin : le Mont du Sein de la Vierge, la Montagne Tortue, l'île du Lion, la Montagne aux Baguettes... et la Montagne du Vieux Mong Laï, que l'on ne passe jamais en mer sans faire exploser les pétards en un salut respectueux.

8 - L'île du Lion est déserte et son approche dangereuse : c'est là que Pone va pêcher à la dynamite et où il trouvera la mort.

9 - Le vieux Maha tient la gazette du coin, qui imprime les résultats de la loterie nationale et... ses admonestations : la prolifération des chalutiers et l'usage de filets aux mailles serrées est en train de raréfier les poissons du golfe au point que bientôt les petits pêcheurs ne pourront plus assurer leur subsistance. Mais ces propos prophétiques « étaient comme

les vagues de la mer, qui s'écrasaient sur les rochers en gerbes d'écume épandues dans le vide ».

10 - L'histoire du feu Saint-Elme et des démons, sur mer et sur terre bientôt. À chaque marée qui rapporte, les propriétaires de tangkés donnent une fête.

11 - Noï passe ses journées à évider du poisson et des calmars dans une fabrique qui empuantit l'atmosphère. On n'arrête pas le progrès : de nos jours, tout dans le poisson est récupéré.

12 - Un des deux visiteurs de la Border Patrol Police lors de la fête du Nouvel An thaï se fait poignarder lors d'une querelle. Ses confrères viennent le venger. « J'ai jeté un coup d'œil par une craquelure de la porte et dans le clair de lune j'ai vu des bottes militaires marteler la chaussée toute la nuit. »

13 - Le détail de la rixe sur la jetée. Les jeunes du coin sont protégés par leurs tatouages et leurs amulettes. On fait dire à Noï que Pone, qui a poignardé le BPP, est sain et sauf mais va devoir se cacher. Les policiers font enquête et, parmi eux, un certain Sommaï.

14 - Le gros président de l'Association des Pêcheurs annonce qu'une bourse va permettre à un groupe de jeunes d'aller travailler trois mois au Japon pour y apprendre les techniques de pêche avec une technologie avancée. (« C'est quoi, cette techno jolie que vous dites, Monsieur le Président ? »)

15 - Quand une gosse se noie, une famille ferme sa résidence d'été, laquelle deviendra une conserverie de poisson qui empoisonne l'atmosphère. Le président de l'association a beau protester, et le vieux Maha éditorialiser dans sa gazette, rien n'y fait. Pone dit à Noï que la seule solution, c'est de pêcher à la dynamite.

16 - Diriger un tangké n'est pas une mince affaire. Propriétaire et matelots ne sont pas toujours réglo. Et avec la diminution notable des poissons, l'affaire périclité.

17 - Voici quelques croquis de l'histoire des gens de mer — un voilier qui quitte le rivage ; l'arrimage de lourds filets ; un voilier qui rentre, actionnant sa corne de brume ; et puis voici le premier bateau à moteur, le tangké ; et puis le chalutier, d'abord de vingt hommes, puis de cent ; et le radar, le sonar, les palans automatiques. Le temps des seines et des tangkés est passé.

18 - Les vieux en conclave se rappellent le bon vieux temps des tangkés et n'ont que mépris pour les petites natures d'aujourd'hui. « Ils passent la fin de leur vie en une retraite calme et transie, comme la mer à présent, mais leurs cœurs sont rétifs et changeants comme les humeurs incertaines de la mer même. »

19 - Le père de Noï, qu'on appelle le Muet de Klong Ikueng, est un plongeur prodigieux. Sa dernière plongée consistera à essayer de récupérer le filet du tangké de Mère accroché à un récif au fond de la mer. Il échouera. « La dernière plongée du Muet signifia la fin pour Mère et pour notre famille, qui était alors bel et bien ruinée. »

20 - Noï fait ses confidences au narrateur : comment elle a rabroué publiquement son Pone, qui s'est pris de bec avec sa belle-mère et est allé à sa mort. Cinq mois plus tard, elle prend un nouveau mari, plus âgé qu'elle, qui se fait flinguer par les Birmans en pêchant dans leurs eaux. Et, quatre mois plus tard, elle se mettra avec Sommaï, l'officier de police, le seul pour lequel elle pleure.

21 - « Les pêcheurs ont bien des légendes. En voici quelques-

unes. » Celles du vieux Cob à la natte, le dernier recours des gens qui se noient. Une délégation de pêcheurs traditionnels lésés par les activités des chalutiers va trouver les autorités du district, qui n'ont rien à leur dire sinon qu'ils sont condamnés par le progrès.

22 - Un jour le Custer fait escale, chargé à ras bord de loups gigantesques que les commerçants chinois du coin n'ont pas assez de liquide entre eux pour les acheter tous. C'est le dernier cri de la technique de pêche au sonar.

23 - Un couple de pauvres vieux trouve la mort quand leur barque est broyée par un chalutier. La compensation monétaire est dérisoire, les protestations ne servent à rien. Et moi, comment est-ce que je vais finir ? se demande Noï.

24 - Quand pour la deuxième fois le filet du tangké de Mère se déchire sur un récif, c'est la fin. De fait, c'est la fin d'une époque. Les enfants des anciens propriétaires de tangkés prennent du service à bord de chalutiers. « Parmi eux, un des fils de Mère. »

25 - À force de caractère, Kampoune, natif du Nord-est, devient un marin émérite, sauf qu'on a oublié de lui dire de faire très attention quand on fait ses besoins la nuit en équilibre sur le plat-bord. Un jour, le bateau rentrera sans lui.

26 - Par une conversation entre le vieux président de l'association des pêcheurs et le vieux Maha, Noï apprend que les autorités entendent raser le village pour le réinstaller derrière la ligne de chemin de fer afin de construire une route le long du rivage qui permettra de développer le tourisme. Le président affirme qu'il va lutter autant qu'il le pourra pour empêcher cela avant de démissionner. Sans illusions.

27 - Sommaï fait sa cour à Noï et bientôt obtient gain de cause et c'est le grand amour.

28 - Ruinée, couverte de dettes, la famille fait face : l'aîné des trois fils deviendra employé d'écriture ; le cadet (le narrateur), de santé fragile, va poursuivre ses études ; quand au second, il devient matelot à bord d'un chalutier et il en bave. S'ouvre l'ère de la pêche internationale, des bateaux suréquipés, aux équipages importés de nulle part, écumant sans discontinuer les eaux du globe.

29 - Comme partout, Klong Ikueng fait un peu dans la contrebande. Une nuit, Noï surprend une livraison (de quoi, elle ne sait pas au juste — des caisses cadenassées). Elle reconnaît un certain Pane et les autres.

30 - Le maire de Klong Ikueng, fils de patricien, la quarantaine jeune, compulse le dossier officiel sur le déplacement de la communauté pour construire un complexe touristique. Il trouve l'idée valable et jouable, mais il n'est pas chaud : les gens sont là depuis deux ou trois générations. Il demande à son adjoint de garder le projet secret. « Le lendemain, la nouvelle du transfert de Klong Ikueng était partout. »

31 - Sommaï, qui n'a d'amis que parmi les policiers, a bien des revenus occultes. À Noï qui s'en étonne, il explique pourquoi — les bakchichs qu'on lui donne pour fermer les yeux sur ceci ou cela. Il lui dit qu'il va y avoir une enquête serrée sur une livraison d'héroïne qui a eu lieu dans le village voici quelques mois. Sans le vouloir, Noï laisse échapper un nom, Pane. Sommaï fait celui qui n'a rien entendu.

32 - Siou le pirate est de retour alors que le village se mobilise pour protester contre son expulsion prochaine. À entendre

les protestations des uns et des autres, Siou se dit qu'il ne va pas permettre ça. Pour le président de l'association, l'homme derrière le plan officiel de relogement et de développement touristique n'est autre que le propriétaire de la conserverie puante. Lui et le vieux Maha s'apprêtent à partir protester à Bangkok. Mais ils n'en feront rien.

33 - Siou apprend l'arrestation de Pane. On lui dit que c'est Sommaï qui dirigeait l'opération, et qu'il a sans doute été renseigné par Noï. Il devine ce qui s'est passé : la veille, il est tombé sur Pane qui était saoul comme un buffle. Dans son état, il aura défié Sommaï. Le vieux président de l'association des pêcheurs va voir Pane en taule ; l'autre confesse qu'il avait agi par besoin d'argent. « Pane pleurait. Les larmes vinrent aussi aux yeux du vieil homme quand il fixa Pane et vit que son visage était couvert d'ecchymoses. » Siou prend sa garde près de la prison, au rez-de-chaussée du poste de police.

34 - Noï continue de gamberger dans la nuit et compte les trains qui passent. À l'aube, sa mère éplorée lui annonce que Sommaï a été tué par balle.

35 - Un gamin monte sur le toit de sa maison avant l'aube pour jouer avec son cerf-volant. Il voit le corps de Sommaï dans sa flaque de sang sur la plage. Des arrestations ont lieu, mais Siou échappe au coup de filet. Toutes les maisons situées sur terrain public sont détruites et leurs occupants relogés de l'autre côté de la voie ferrée dans un village modèle, le « village des gens de mer ». La conserverie est démolie ; un hôtel moderne surgit à sa place.

36 - « Mère ! Aujourd'hui, le maire a inauguré la splendide nouvelle route qui épouse les contours du rivage, et

il y a eu un lâcher de centaines de ballons de couleur. J'ai vu le vent les guider tendrement au-dessus de l'eau bleue crantée de vagues blanches, et c'était un spectacle magnifique. Si vous étiez encore en vie, je suis sûr que vous auriez voulu y assister et suivre les joyeuses festivités qui ont eu lieu. Vous auriez aussi pu observer toutes sortes de changements qui se produisent sans cesse en un flux soutenu de douleur et de plaisir, et de chagrin, et de félicité.

Accepterez-vous ces fleurs, Mère ? Le vent venu de la mer les fanera avant peu. »

l'auteur

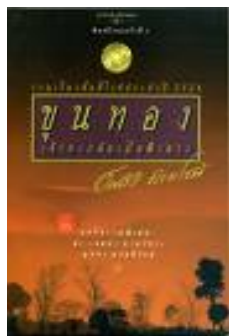
Atsiri Thammachaoat [ou Ussiri Dharmachoti] est considéré comme un des grands journalistes de son époque, longtemps directeur et éditorialiste d'un des meilleurs quotidiens du pays, *Siam Rath*. Mais c'est par ses nouvelles



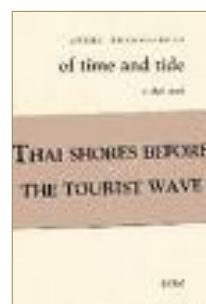
et courts romans de poète et de chanteur des petites gens qu'il a sa place assurée dans les lettres thaïlandaises.

Il est né en 1947 à Hua Hin, une station balnéaire au sud de Bangkok, le cadet de cinq garçons dont deux sont morts en bas âge. Son père possédait et opérait un bateau de pêche et, dans les années 1955, il a fait faillite après s'être endetté pour acheter un second bateau qui, comme le premier, a sombré. Atsiri, allergique à la mer et aux vagues, a fait des études médiocres à Hua Hin puis à Bangkok. Après un séjour de près de deux ans dans le Nord et le Nord-est, alors à feu et

à sang du fait de l'insurrection communiste, pour le compte du Bureau National des Statistiques, il est entré à l'université pour un diplôme en relations publiques et communications de masse. Tandis qu'il poursuivait ses études, il a fondé avec des amis trois magazines de cinéma qui ont rapidement capoté, puis il est devenu journaliste sportif à *Siam Rath*.



Il écrit des nouvelles depuis 1972 et son premier recueil, *Kountong, tu rentreras à l'aube*, publié en 1978, a obtenu le SEA Write Award (le seul prix littéraire qui compte dans ce pays) en 1981 et a, depuis, été traduit en anglais (*Kunthong, you will return at dawn*). Il publie presque un recueil de nouvelles ou de contes par an, ainsi que de rares courts romans, dont *Temps et marées* (traduit par mes soins en anglais, *Of time and tide*) est le plus réussi.



Il a écrit ce livre en feuilleton pour un quotidien, *Matou-poum*, où il a brièvement travaillé hors les murs de *Siam Rath* dans la période 1983-85. Le livre est paru en 1985.

Atsiri a épousé une femme du Nord-est en 1982. Ils vivent à Bangkok et n'ont pas d'enfant.

